

Lacan Quotidien



N° 806 – Dimanche 9 décembre 2018 – 10 h 26 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Objets contemporains

EN AVANT

Le triomphe des objets par Marie-Hélène Brousse

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE

« Sigmund Freud. Du regard à l'écoute »
Exposition au Musée d'art et d'histoire du judaïsme
par Thérèse Petitpierre



Le triomphe des objets

par Marie-Hélène Brousse

Paris brûle ! ont titré les médias dans le monde entier, samedi 1^{er} décembre 2018. Aujourd'hui il s'agit d'abord de cela, de la circulation sans limites de paroles prétendant à une éphémère vérité. Plus elle est pathétique, plus elle résonne. Mais il est clair qu'aucune ne s'impose. Elle erre d'un signifiant à l'autre. Elle questionne : *fake news*, faits alternatifs, complôtisme, désinformation, intox... Les prétendants se bousculent pour occuper son lit.

Le suspens de la Vérité

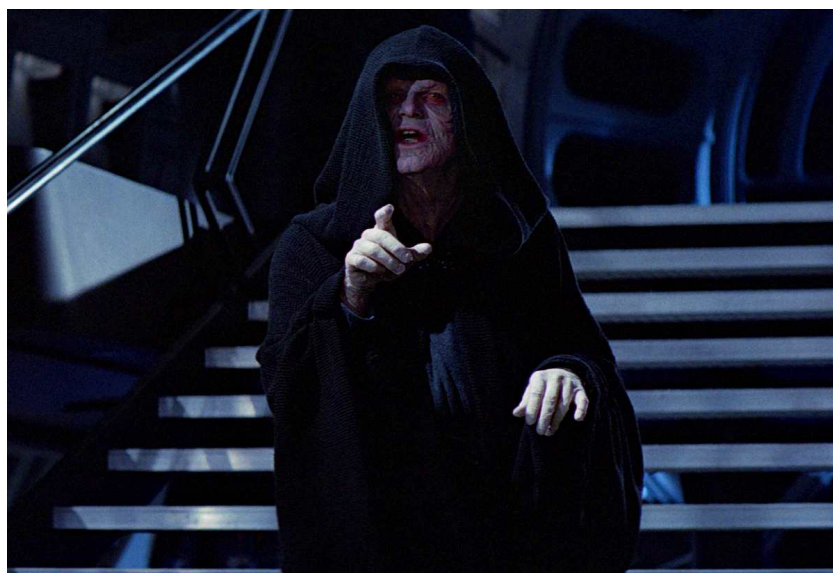
Relisons le Séminaire *L'Envers de la psychanalyse* dans lequel Lacan introduit la formalisation des quatre discours qu'il qualifie de radicaux (1). On y trouve une nouvelle lecture du mythe d'Œdipe, toute centrée sur le lien entre vérité et jouissance qui permet, si on le réduit, de saisir ce qui se passe à certains moments chaotiques de l'histoire humaine.

Il y a l'énigme du sphinx, question qui ravage la cité de Thèbes en dévorant sa jeunesse. Cette question, à laquelle une réponse doit être trouvée pour que l'ordre soit rétabli, manifeste « le suspens qu'introduit ainsi dans le peuple la question de la vérité » (2). Un tel suspens survient lors de la chute d'une doxa, d'une crise des signifiants-maîtres dans le discours, un trou noir. À chaque fois que se produit un tel suspens, à chaque fois que « la vérité s'est écartée » (3), une crise s'ouvre. Entendez ici la vérité liée à un signifiant qui commande le mode de jouir qui ne s'impose plus à tous comme mesure.

En répondant à l'énigme, sans d'ailleurs prendre la mesure de ce qu'implique sa réponse, Œdipe devient roi et ferme la gueule vociférante de la vérité. Le discours du maître se remet alors à fonctionner et une nouvelle version de la vérité circule de nouveau sous la forme d'une croyance. Bien sûr la question ne manque pas de réapparaître. Dans le cas de Thèbes, ce sera la peste. Des pestes, il y en eut de nombreuses au cours des siècles.

Posons que nous sommes, au niveau mondial, plongés dans une ouverture de cette sorte. Il n'y a plus de discours qui s'impose comme La Vérité, ni à l'est ni à l'ouest, d'ailleurs il n'y a plus l'est et l'ouest, la délocalisation est globale, la circulation des produits et des êtres humains est incontrôlable. Toutes les tentatives de traçabilité et l'idéologie de la transparence échouent, malgré les étiquettes, les procédures, les murs, les frontières, les mers, les montagnes, devant ce mouvement planétaire. Nous sommes donc à un moment historique de suspens de la vérité dans les différents discours du maître qui s'affrontent et s'affolent.

Tout le monde cherche à imposer le signifiant miracle qui permettra de contrôler les modes de jouir. On cherche un maître, un vrai, comme Palpatine dans *La Guerre des étoiles*, grand mythe politique de notre temps : l'Empire et son arme absolue, l'Étoile de la mort, la bien nommée, contre les démocraties. Palpatine est la version des ténèbres de l'universalité d'un signifiant ayant réussi à saturer le vrai. C'est d'ailleurs ce que dit Lacan aux étudiants contestataires et révolutionnaires de 1968 : « Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez. » (4)



La montée des hybrides

Mais quelque chose a changé depuis 1968. Il n'y a plus de révolutionnaires, il n'y a plus de « progressistes » non plus. Il est de plus en plus difficile de faire des choix politiques. La gauche est morte, ainsi que Jacques-Alain Miller en a déjà fait la démonstration il y a seize ans exactement, dans son article « Tombeau de l'homme de gauche » (5). Il y montre que l'homme-de-gauche, s'étant réconcilié avec la consommation, va être enseveli sous la pluie d'objets déversés par la production de masse, ceux pour lesquels Lacan a inventé un nom, « lathouses », célébration des noces du discours capitaliste avec les sciences. Il montre aussi que les idéaux ont cessé d'être cause du désir. Le premier d'entre eux, surgi des Lumières, l'universalisme, est en ce moment malmené par le développement et la valorisation des auto-ségrégations.

Mais depuis 2002, la surprise est venue de la droite : tombeau de l'homme de droite fut la leçon des dernières élections présidentielles en France. Les partis de droite ne trouvent pour survivre que l'abri de l'extrême droite, ainsi qu'en témoigne l'orientation du parti républicain aux États-Unis et l'actuel Vice-Président.

Plus de signifiants-maître, donc plus de limites. Nous sommes à l'époque des extrêmes, extrême droite et extrême gauche, deux dits « populismes » et un marais d'eaux troubles. L'Italie démontre une fois de plus son talent pour les *combinazione*, puisque la mouvance 5 étoiles voisine au pouvoir avec l'extrême droite.

J.-A. Miller, dans l'article cité, prévoit la montée des hybrides. C'est chose faite aussi au niveau des discours politiques. Un milliardaire est l'élu des pauvres, un Brésilien d'extrême droite est choisi par une grande partie de l'électorat juif et, malgré ses propos machistes, a recueilli nombre de voix féminines. Hybridation du politique.



En arrière toute !

Il existe cependant un point commun à ces succès dans les prises du pouvoir politique. Le pouvoir économique reste stable et en mouvement, plus que jamais aux mains du capitalisme auquel sa structure permet, jusqu'à aujourd'hui, de tout absorber grâce aux objets standardisés offerts au grand nombre. Les multinationales s'arrangent pour échapper aux lois des États et diffusent leurs propres cultures d'entreprise qui consistent à faire de leurs salariés des membres éphémères de leurs familles. Elles ont donc, elles aussi, une idée des signifiants du *bien jouir* et du *vivre ensemble*. Par ailleurs, on vend aux salariés le modèle de l'auto-entreprise qui a tout pour séduire les *Uns-tout-seuls*. Les masses ont cessé d'être citoyennes pour devenir consommatrices : plus-value, *plus-de-jouir*, ainsi que Lacan le met en évidence.

Le point commun des maîtres qui prennent aujourd'hui la main est qu'ils ont cessé d'être « progressistes ». L'époque n'est plus au progrès car l'avenir est sombre : décroissance, planète ruinée. Il ne s'agit plus de la fin d'un monde mais de la fin *du* monde. La planète bleue virant au marron, les plus optimistes se voient déjà coloniser d'autres planètes.

Les maîtres qui montent sont orientés résolument vers le passé. L'avenir est leur *je n'en veux rien savoir*, sur lequel insiste Lacan au début du Séminaire XX. On peut voir dans chaque *je ne veux rien savoir* une manifestation du symptôme. Le symptôme des maîtres qui montent aujourd'hui est le passé. Ils sont réactionnaires. Mais ce passé dont ils se réclament – dans l'économie, par le protectionnisme par exemple ; dans les mœurs, par la tradition patriarcale ; dans le sens, par la religion et dans l'environnement, par un rejet – est évidemment une fiction, un *story telling* ou un rêve éveillé, pour conjurer l'angoisse par le retour à des signifiants qui commandèrent jadis.

Ce retour à un passé inventé bute sur le temps qui est d'un autre ordre. Il est une des guises du réel, et sera donc l'impossible contre lequel ils viendront se cogner. Pas de salut à attendre par un retour à ce passé qu'il n'y a pas eu ; et ce, d'autant moins que, comme J.-A. Miller le montre dans ce même article, le propre de l'époque est de perdre la mémoire. La gauche avait tendance à la fétichiser, la droite à l'ignorer au profit du naturel et de la biologie. Dans les écoles élémentaires en France le mot histoire a disparu des programmes, remplacé par l'expression « Se repérer dans le temps » et la mise en voisinage d'événements hors chronologie. C'est le tombeau d'Ernest Lavisse et la voie donnée aux pleureuses de la culpabilité.

Paradoxalement, l'histoire fait cependant retour là où on ne l'attendait pas : dans l'événement, réel.



Les gilets à l'envers

Revenons à l'actualité. En France, c'est le *gilet jaune*. La couleur a des relents historiques divers et peu enthousiasmants. Ce gilet, emprunté à la sécurité de la circulation, devient uniforme et uniformisant. Face à un mouvement que caractérise la diversité d'intérêts, le gilet a construit un Un, lié à des opérations de contrôle routier qui sont du ressort des forces de l'ordre, détournant l'ordre en désordre.

L'élément déclencheur a été un objet de consommation courante, un carburant. Les consommateurs s'en sont trouvés atteints dans une *lathouse* de prix, un fétiche phallique de la modernité, la voiture et aussi dans ce qu'elle permet, le déplacement. Mais très vite cette étincelle a mis le feu à des revendications autres, celles dudit peuple des pauvres puisque ce signifiant a fait retour et remplacé les signifiants passés, tels que prolétaire, ouvrier, paysan... Les gilets jaunes appartiennent donc à cette nouvelle logique de l'hybride, consommateur décidé donc de plus en plus pauvre.

Le 3 décembre, soit deux jours après les violences et les destructions du samedi 1^{er}, *Le Monde* titre : « Le monde politique abasourdi face à une crise inédite ». Cette crise met au premier plan du politique les objets, pas les idéaux, et les passages à l'acte, pas les négociations ni les pourparlers.

Dès 2004, lors du IV^e congrès de L'Association mondiale de psychanalyse, J.-A. Miller (6) est parti de la constatation que les sujets contemporains sont déboussolés, pour très rapidement démontrer qu'ils ne paraissent tels qu'à partir de trois positions analytiques obsolètes au regard de la mutation opérée par le discours de la civilisation hypermoderne. Il montre alors que ce nouveau discours du maître a adopté la structure du discours analytique, en mettant en position d'agent les objets manufacturés quelque soient leur prix ou leur usage. L'objet fait office d'une vérité qui n'est plus refoulée.

Face aux versions antérieures du discours dominant qui visaient à soumettre les modes de jouir au refoulement par un signifiant, nourrissant ainsi la solution par le fantasme, J.-A. Miller montre que nous sommes passés à une dictature à ciel ouvert du plus-de-jouir et évoque une scission du sens et du réel.

Nous y sommes. Les émeutes visent les objets – comme en témoignent les étalages pillés, les banques et véhicules brûlés dans différentes villes, notamment à Paris et à La Réunion. Le 1^{er} décembre 2018, on a pu assister à une ivresse collective de leur destruction, ivresse de l'incendie, qui sont autant d'affirmations sauvages que l'objet, « ça ne marche pas ». Et le Maître ? Qu'il laisse la place vide à un autre ! D'ailleurs les candidats ne manquent pas, un peu surpris, semble-t-il, que ni leurs idéaux ni les lois ne fassent effet.

On attend un dictateur, on l'appelle. Le triomphe de l'objet marque la fin du libéralisme, c'est le cul de sac du progressisme aussi bien.



Et la psychanalyse : l'impossible alliance du libéralisme et du progressisme

Libérale

Pourtant la psychanalyse d'orientation lacanienne, en se reconnaissant dans le tableau d'un monde qui met l'objet au centre des dérives subjectives, ne s'adresse ni au citoyen, ni au consommateur. Si elle met l'objet en position d'agent, ce n'est pas pour asseoir par là une domination car, comme le dit Lacan, le discours analytique ne se prend pas pour la vérité et exclut, de structure, la domination (7).

La psychanalyse sait que rien d'universel n'est à attendre de l'objet, fondamentalement contingent. Du sujet, elle met au travail la division : plus je parle, moins je suis unifié. Au *parlêtre* qui vient en analyse, poussé par la douleur d'exister dans un corps, elle ne promet pas la solution par l'objet dont elle met au contraire en évidence le ratage qui est de structure.

Jamais aucun objet ne comblera le gap entre le sens et le réel. Qu'en faire alors, à l'extraire des équivoques dans lesquelles il apparaît ? Un savoir-faire avec la dérive du corps jouissant.

Progressiste

Lacan, en 1969 disait : « Je ne suis libéral, comme tout le monde, que dans la mesure où je suis anti-progressiste. » (8) Certes, l'orientation donnée par la psychanalyse depuis Freud est anti-progressiste au sens où, comme analyste, ni Freud ni Lacan ne croyaient au progrès humain et aux lendemains qui chantent, pas plus dans leurs versions religieuses que révolutionnaires, puisque le parlêtre est un « ravagé par le verbe » (9), corps malade du langage. La répétition de la marque qui fonde les êtres parlants est contraire au progrès.

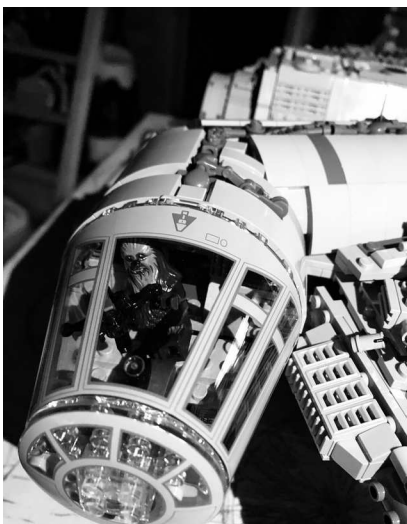
Lacan ajoutait cependant : « À ceci près que je suis pris dans un mouvement qui mérite de s'appeler progressiste, car il est progressiste de voir se fonder le discours psychanalytique » (10). En quoi le mouvement d'une analyse est-il progressiste ?

Si l'objet est impossible à atteindre dans le discours du maître, c'est que ce dernier « exclut le fantasme. Et c'est bien ce qui le rend, dans son fondement, tout à fait aveugle » (11). Le discours analytique, en tant qu'il complète le cercle des trois autres discours, permet de retourner le discours du maître. La clinique des sujets contemporains montre qu'ils sont actuellement construits par une logique d'hybridation entre le signifiant et l'objet. Ce qui passe à la trappe est la fonction castration. Le sujet de l'inconscient est contaminé par le sujet objectivé de la science.

L'objet réellement contemporain

Y a-t-il un objet qui se détache dans la période que nous vivons ? Celui qui s'impose dans la subjectivité de l'époque est le déchet, destin nécessaire de nos gadgets, de nos machines, de nos corps, du signifiant lui-même, de la planète terre et de l'ensemble des lathouses qui polarisent le désir.

C'est un objet encombrant et en brûler quelques-uns ne constitue pas un sacrifice suffisant à la déesse consommation. Mais c'est un objet avec lequel la psychanalyse sait faire. Elle en fait une perte dont on peut tirer profit, et le met, ce reste, à une place au centre du nouage du symptôme. Il peut alors prendre d'autres valeurs et opérer comme le ressort du désir. Bref, on cesse de vouloir le posséder et s'en débarrasser pour s'en servir.



1 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, p. 19.

2 : *Ibid.*, p. 140.

3 : *Ibid.*

4 : *Ibid.*, p. 239.

5 : Miller J.-A., « Tombeau de l'homme de gauche », *Le Monde*, 3 décembre 2002, disponible sur le site de *Lacan Quotidien*, à retrouver [ici](#).

6 : Miller J.-A., « Une fantaisie », *Mental*, n° 15, 2005.

7 : Cf. Lacan J., « Pour Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17/18, p. 278.

8 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 240.

9 : Lacan J., *Le triomphe de la religion*, Paris, Seuil, p. 90.

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 240.

11 : *Ibid.*, p. 124.

SCÈNES ET AUTRE SCÈNE



« Sigmund Freud. Du regard à l'écoute » Exposition au Musée d'art et d'histoire du judaïsme

par Thérèse Petitpierre

Le Musée d'art et d'histoire du judaïsme (MAJH), pour fêter ses vingt ans, met Freud à l'honneur et organise une exposition dédiée à son œuvre – une première en France, lit-on – intitulée : « Sigmund Freud. Du regard à l'écoute » (1).

« Figure scientifique majeure de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e, Sigmund Freud (1856-1939) est l'auteur d'une œuvre considérable qui a révolutionné la connaissance de la psyché et qui, au-delà, embrasse une ample réflexion sur l'art et la civilisation » (2), lit-on dans le livret de l'exposition.

L'œuvre de Freud est présentée comme s'inscrivant dans son temps, dans l'histoire de la pensée et de la recherche scientifique, dans celles des mouvements artistiques et littéraires de l'époque. Jusqu'à la fin de sa vie, malgré l'exil auquel il finira par consentir – après que ses livres ont été brûlés en Allemagne, l'Autriche annexée, sa fille Anna retenue vingt-quatre heures par la Gestapo – et malgré la maladie, Freud poursuit son travail de déchiffrement, d'élucidation de questions cruciales pour lui. Il invente la psychanalyse, une praxis, inspirée de la « méthode cathartique » de Joseph Breuer et d'une élaboration conceptuelle rendue possible par cette praxis même ; il se détache de la neurologie, puis de l'hypnose alors en vogue.

Cependant, plusieurs questions peuvent se poser, *a priori*, aux visiteurs trop pressés ou même les faire reculer devant cette exposition. En effet, Freud se définissait comme « un juif tout à fait sans dieu » et il veilla à préserver la psychanalyse de l'étiquette « science juive » (3). Si l'exposition montre comment la psychanalyse, quoique née de l'observation éminemment visuelle des symptômes de l'hystérie, dessinés, peints, photographiés à La Salpêtrière, se caractérise « par son refus de l'image au profit de la seule écoute, dans une démarche interprétative héritière de l'herméneutique talmudique » (4), au fond pourquoi ce choix d'une exposition consacrée à Freud au MAHJ ?

Une visite trop hâtive de l'exposition peut même conduire à la perplexité : que diable le tableau de Gustave Courbet *L'Origine du monde* vient-il faire ici ?

Je me limiterai à ces deux questions et tenterai d'y répondre.

Morceaux choisis

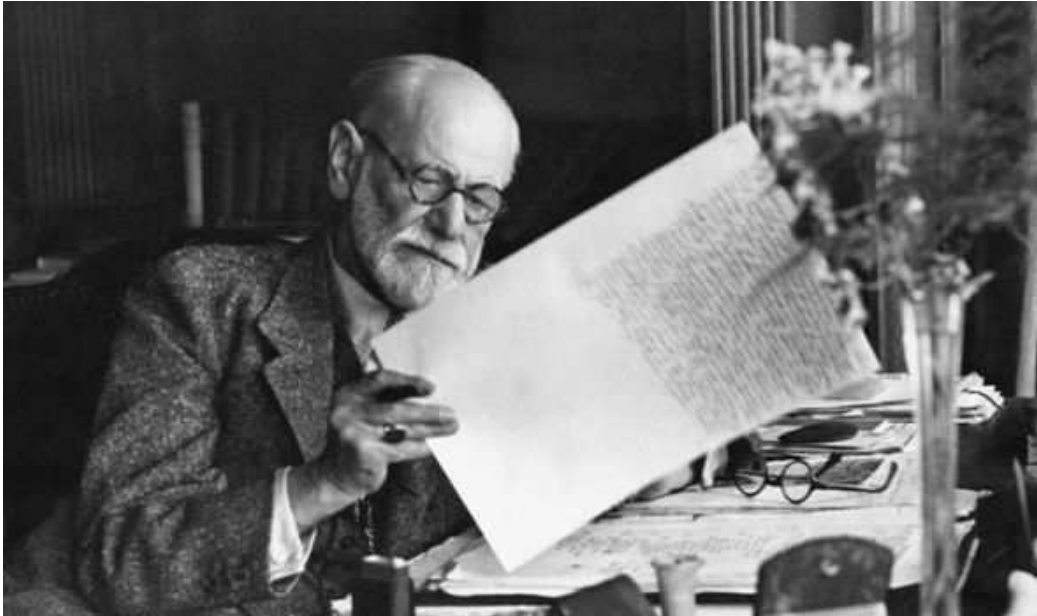
Pour y voir plus clair, le temps de la lecture est nécessaire : de la plaquette de présentation de l'exposition, des cartels accompagnant les œuvres et objets exposés, des citations de Freud mises en exergue dans les différentes salles et de son dernier ouvrage, rédigé pour partie à Vienne, puis à Londres pendant la dernière année de sa vie en exil, *Moïse et le monothéisme*. Cet ouvrage s'impose d'autant plus que la figure du *Moïse* de Michel Ange nous apparaît, sous la forme d'un moulage en plâtre prêté par le musée des Beaux-Arts de Paris, presque à la fin de l'exposition. Des passages de cet ouvrage ultime résonnent alors avec des citations extraites d'autres textes, correspondance, livres.

En voici quelques morceaux choisis :

« Vers la fin de la soirée seulement (chez Charcot), j'ai entamé une conversation politique avec Gilles de la Tourette dans laquelle il a, bien entendu, prophétisé la plus terrible des guerres avec l'Allemagne. Je lui ai fait savoir aussitôt, que je n'étais ni Allemand, ni Autrichien, mais juif. » (Lettre de Sigmund Freud à Martha Bernays, 2 février 1886)

« Mon héritage en tant que Juif m'a aidé à supporter les critiques, l'isolement, le travail solitaire. (...) Ces difficultés, en fait, m'ont aidé dans ma découverte de l'analyse. Mais que la psychanalyse en elle-même soit un produit juif, me paraît être une absurdité. En tant qu'œuvre de science, elle n'est ni juive, ni chrétienne, ni païenne. » (Freud, « Pour le cinquantième anniversaire d'Ernest Jones », 1929).

« Aucun des lecteurs de ce livre ne saurait aisément se mettre à la place de l'auteur et de ce qu'il éprouve, lui qui ne comprend pas la langue sacrée, qui est totalement détaché de la religion de ses pères – comme de n'importe quelle autre religion –, qui ne peut partager des idéaux nationalistes et n'a pourtant jamais renié l'appartenance à son peuple, qui ressent sa nature comme juive et ne voudrait pas en changer. Si on lui demandait : mais qu'est-ce qui est encore juif chez toi, alors que tu as renoncé à tout ce patrimoine ? Il répondrait : sans doute encore beaucoup de choses, et probablement l'essentiel. » (Freud, Préface à l'édition hébraïque de *Totem et Tabou*, 1930).



Moïse et le monothéisme

Neuf ans plus tard, il achève ainsi son *Moïse et le monothéisme* qui met en lumière l'histoire du monothéisme juif à partir de ce qu'il pense démontrer, l'origine égyptienne de Moïse, ses similitudes et ses différences avec les deux autres monothéismes : « Peut-être notre travail a-t-il jeté quelque clarté sur la façon dont le peuple juif a acquis les qualités qui le caractérisent. Mais comment a-t-il réussi à maintenir jusqu'à nos jours son individualité ? C'est là une question qui n'est pas encore élucidée. Il est raisonnable de renoncer à résoudre entièrement cette énigme. Ce que j'ai pu offrir dans mon étude n'est qu'une simple contribution qui ne doit être appréciée qu'en tenant compte des limitations mentionnées au début de cet ouvrage. » (5) Freud conclut donc sur la limite de sa recherche, ne pourrait-on dire qu'il bute sur un non élucidable pour lui-même ?

Ajoutons qu'en 1925, il a écrit dans *Sigmund Freud présenté par lui-même* : « Pendant ces années de jeunesse [l'époque où il était lycéen], pas plus du reste que par la suite, je n'éprouvais aucune prédilection particulière pour le statut et l'activité de médecin. J'étais plutôt mû par une sorte de désir de savoir, lequel se rapportait toutefois plus à la condition humaine qu'à des objets naturels et qui n'avait pas reconnu la valeur de l'observation comme principal moyen de se satisfaire. Le fait que je me plongeai très tôt, à peine terminé l'apprentissage de la lecture, dans l'histoire biblique, a déterminé de manière durable, comme je m'en suis aperçu par la suite, l'orientation de mes intérêts. » (6)

Freud n'aura pas su que des millions de juifs périront dans les camps de concentration et ailleurs, sous le régime de l'Allemagne nazie. À la fin de l'exposition, mention est faite de la mort en déportation de quatre de ses sœurs.

L'Origine du monde

Et *L'Origine du monde* ? L'œuvre de Courbet vient après des tableaux de Gustav Klimt et d'Egon Schiele, et confirme l'intérêt partagé de Freud avec les artistes, ses contemporains ou ses prédécesseurs, pour la mise à nu du sexuel. Freud était âgé vingt et un ans à la mort de

Courbet. Une citation, extraite du *Malaise dans la civilisation* (1930) et placée en exergue dans la salle où ces œuvres sont exposées, nous éclaire sur ce choix : « Malheureusement, c'est sur la Beauté que la psychanalyse a le moins à nous dire. Un seul point semble certain, c'est que l'émotion esthétique dérive de la sphère des émotions sexuelles ; elle serait un exemple typique de tendance inhibée quant au but. Primitivement la "beauté" et le "charme" sont des attributs de l'objet sexuel. Il y a lieu de remarquer que les organes génitaux en eux-mêmes, dont la vue est toujours excitante, ne sont pourtant presque jamais considérés comme beaux. En revanche, un caractère de beauté s'attache, semble-t-il, à certains caractères sexuels secondaires. » La beauté de *L'Origine du monde*, qui semble venir contredire ce propos, nous éclaire tout autrement...

On peut lire sur un cartel : « *L'Origine du monde*, qui a appartenu au psychanalyste Jacques Lacan, et pour lequel ce dernier avait fait réaliser par son beau-frère, André Masson, un panneau coulissant servant de cache, est un cas limite : une représentation du sexe considérée socialement comme une œuvre d'art. » Le tableau-cache de Masson, *Terre érotique*, est également exposé.

Au terme du parcours, le visiteur pourra regretter que ce soit ici la seule référence à Lacan qui intégra la Société Psychanalytique de Paris (SPP) dès 1934, l'année même de sa fondation par Marie Bonaparte. Que la psychanalyse soit toujours vivante au-delà du XX^e siècle, tant sur le plan du discours que celui de l'expérience singulière, n'est pas évoqué dans l'exposition elle-même.

Cependant, des conférences et rencontres se tiennent au MAJH tout au long de l'exposition. Gageons que certains psychanalystes présents dans ces moments ouverts à tout public feront résonner la vitalité de la psychanalyse, en intension comme en extension, qu'ils feront entendre l'engagement des analystes, leurs actions face aux périls qui menacent à l'intérieur des contours de l'Europe et au-delà. Et parions que François Ansermet, membre de l'École de la Cause freudienne (ECF), de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), qui participera à une rencontre avec Laura Bossi-Régnier et Lionel Naccache, le 9 janvier 2019 à 19h30, sur le thème « Freud neurologue et biologiste » (7), sera l'un de ceux-là.



1 : Exposition « Sigmund Freud. Du regard à l'écoute », Commissaire Jean Clair, MAJH-Musée d'art et d'histoire du judaïsme, 71 rue du Temple, Paris 3^e, jusqu'au 10 février 2019. Toutes les informations [ici](#).

2 : Introduction à la plaquette de présentation de l'exposition.

3 : *Ibid.*

4 : *Ibid.*

5 : *Ibid.*

6 : Freud S., *Sigmund Freud présenté par lui-même [Selbstdarstellung, 1925]*, Paris, folio essais, 2008, p. 15.

7 : Rencontre « Freud neurologue et biologiste » autour de l'exposition « Sigmund Freud. Du regard à l'écoute » au MAJH, le 9 janvier 2019 à 19h30. Réservation [ici](#)

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Anne-Charlotte Gauthier, Sylvie Goumet, Pascale Simonet.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI